

Deux poèmes

Daniel Bănulescu

Number 156, Fall 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93420ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bănulescu, D. (2019). Deux poèmes. *Les écrits*, (156), 39–43.

DEUX POÈMES

TRADUITS DU ROUMAIN PAR JAN H. MYSJKIN

Le jour où l'on m'a publié

Moi-même posant les mains sur moi et me bénissant
Étendant les paumes au-dessus de la revue littéraire dans laquelle on
m'a publié
Et la bénissant
Puis les clés et le stylo la machine à écrire et les chaussettes
Que j'avais achetées déjà hier pour toi mais que je n'avais pas encore bénies

En responsable grandiose et d'un élan créateur pareillement grandiose
Je sors une feuille de papier d'une épaisse pile et je note :
«Ce fut une belle journée folâtre
Le soleil brillait ragaillard
De vous jusqu'à toi usine
De toi jusqu'à moi un lit»
Moi qui me balance tout près de ta nuque rose
Où je trace habilement des lignes folâtres
Jusqu'à ce que me réussisse une maison un échafaudage un soleil
Le portrait d'une femme délicieuse
Que j'aborde ardemment
Et commence à estimer

Ces jours-là voluptueux et souples
Où je mis une partie de mes livres l'un sur l'autre
Obtenant une pile de ta hauteur
Je m'asseyais en silence et fumais
M'approchais et sortais prudemment ici et là un livre
Obtenant en quelque sorte ta forme
Tes seins cuisses chevelure et épaules – évidemment grossièrement
contrefaits

De façon que je me précipitais à la cuisine et t'apportais un café
Que je plaçais sur ta tête pour te donner un air heureux et sublime

Puis les jours où nous sortions en ville
Toi dans un paquet énergique et souple
Un sac en nylon qui révélait tes formes provoquant une intense joie
spirituelle

Tu te penchais contre mon épaule
Je t'ajustais de mon mieux à mon épaule
Et nous voilà partis

Une fois arrivés au centre nous voulions nous rapprocher de nos
contemporains

Témoignant et chantant avec eux :

«Je me suis enduit d'une substance fortement adhésive»

Nous entrions – contre ta volonté – dans des librairies pour que je puisse,

Après tant d'années passées ensemble, t'ajouter un morceau de hanche

Une cuisse légèrement engraisée même si j'ai l'impression que je
n'arriverai jamais à te parfaire

Je me promenais dans la maison dans mon pyjama quelque peu rayé

Je me promenais seulement le temps que je croyais nécessaire

Te croisant t'écoutant te caressant

Puis terrifié et ennuyé sursaturé et placide

Chantant moi aussi avec la radio encore et encore :

«Je me suis enduit d'une substance fortement adhésive»

Des journées entières où je me surprends à penser à toi

Comme à l'espace dont Dieu se rapproche ouvertement

Comme à l'esprit de tous les livres à la maison

Un temps où je n'aurais plus supporté un tressaillement une chance

Un espace où chaque grand verset s'écrit laborieusement

Avec une femme dans chaque main

Dressant la table de vaisselle bordée d'or de verres de guirlandes
de couverts

Et mangeant des lettres

Nous avons chanté ce qu'il y avait à chanter fixé au sol ce qu'il y avait
à fixer

Nous avons rapproché nos joues l'une de l'autre attendant

N'importe quoi mais surtout la sensualité d'un tremblement de terre

Pendant lequel les couples trouveraient la position d'accouplement parfaite

Ce qui conduit à un grand soulagement au sein d'une natalité en
chute libre

Aucun geste juste un désir fort de l'extérieur

Aucun cri seulement le guidage habile d'une balle de golf
Vers « sens » vers « bonheurs » vers « cible » :

« Vers la cible nous allons depuis hier soir
Vers la cible par le chemin heureux
D'une foi profonde dans nos âmes effilochées
Pompadées et reliées deux par deux »

Et tout à coup je renverse la table dans le petit bar de ton corps

Elle porte dans la bouche une langue mensongère
À la hanche un couteau meurtrier
Et au milieu d'un tas d'os un cœur railleur.

Leurs femmes se sont répandues partout exactement comme des pièges.
Leurs femmes les plus belles habitent des entonnoirs de bombe.
Elles ont des frimousses peintes. Des miaulements soyeux.
Et des doigts affamés.

Donnant suite à leur invitation tu descends derrière elles les marches
de gravier.
Et te réveilles dans le ventre de pièces illuminées.
Des salons gavés – comme des oies – de musique, de tableaux et de bonne
littérature.

Des chambres qui ont l'air de jambes croisées.
Et c'est ainsi qu'elles sont assises,
Elles jacassent et te demandent par plaisanterie :
« Mon gars, où est ton Dieu ? »

« Est-il ici, ton Dieu ? » demande la rousse que tu as dégotée
Lors d'un spectacle au théâtre Bulandra.
Et qui appuie maintenant ta main sur l'un de ses seins.

« Non. Il n'est pas là. »

« Ou peut-être est-il timide? Et ton Dieu s'est-il caché ici? »

« Non. Mon Dieu n'erre pas par là. »

« Mais oui, il est ici. C'est comme si je le sentais. Je suis sûre que ton Dieu
T'a donné rendez-vous, ici, dans le petit bar de mon corps... »

« Alors, ouste! » et d'un seul coup je renverse
Dans le petit bistrot de son cœur
La table.

Je saute à moitié du lit.
Comme de tous les lits de ces nanas qui font toujours jaser d'elles.
Et, du coup,
Mes épaules dépassent de loin le niveau des pavés de la rue Vlăhița.

À plusieurs reprises on m'a sorti, dans des situations périlleuses,
De tombes où j'avais déjà commencé à pourrir.

J'avais oublié la simple leçon
De laisser de côté
Les tribus ruisselant de cruauté et de folie.

J'ai été séduit à nouveau.
Tenu la tête dans un bassin d'eau.
Et à nouveau elles ont pressé les fosses qui me portaient
Sur leur ventre – comme des grenouilles – pour me sortir de là.
Et elles m'ont demandé où est mon Dieu.

Des années durant, je me suis promené avec deux taupinières sur
les épaules,
Comme si c'étaient des faucons.

Je vais rarement en ville.
Je vais très rarement en ville.
Et encore seulement
Quand, inébranlable, je dois parcourir le chemin étroit

Entre les magasins aux vitrines arrachées.
Sur les cornières desquelles
Les ours des cavernes et les grands carnivores se liment les dents.

Les indigènes me reconnaissent, m'encerclent immédiatement
Et grimacent. Et, railleurs, se tapent sur les cuisses.

Je traverse la ville parmi les rangées de ceux qui en ont déjà marre
De toujours me ressusciter à la vie.

Cette fois-ci
Ils me tapent seulement sur les épaules.

Ils enfoncent leurs pelles aussi profondément que possible dans la bouche
de la terre
Retournent des montagnes de terre meuble sur mon crâne.

Grimacent. Ils manœuvrent leurs outils comme s'ils voulaient, par
dérision, me faire de l'air avec quelques énormes éventails.
Ils m'exhortent :

«Vas-y, nigaud, raconte-nous :
Où est ton Dieu?»

Daniel Bănulescu, «Le jour où l'on m'a publié» est tiré du recueil éponyme *Ziua în care am fost publicat*, Revista Convingeri Comuniste, Bucarest, 1987 ; «Et tout à coup je renverse la table dans le petit bar de ton corps» du recueil *Daniel, al rugăciunii*, Editura Muzeului Literaturii Române, Bucarest, 2002. Textes publiés avec l'aimable autorisation de l'auteur.
